

Albert Noblet

COLLECTES AVEC LE CERCLE CELTIQUE DE REDON DANS LES ANNÉES 1960

Poursuivant notre série de portraits des collecteurs qui ont marqué l'histoire de Dastum, nous rencontrons ici l'un des pionniers de la collecte en Haute-Bretagne : Albert Noblet. Souvent resté dans l'ombre, exemple de rigueur et de méthode, pilier principal du petit groupe de recherche qu'il fonde au sein du Cercle celtique de Redon dès 1962, il nous fait partager son parcours, éclaire le contexte de l'époque et nous parle des collectes qu'il a effectuées et confiées à Dastum au début des années 1980.

Musique Bretonne : *Albert, les collectes que tu as effectuées dans les années 1960, dans le cadre du Cercle celtique de Redon, font partie des premières déposées à Dastum pour la Haute-Bretagne. Peux-tu, pour commencer, nous parler de toi, du cadre familial, de ce qui t'a amené à t'intéresser*

à la culture bretonne ?

Albert Noblet : Je suis né en 1942, dans une famille de la petite bourgeoisie catholique de Redon. Ma mère était rennaise, née dans une famille d'artisan (son père, né en 1870, était peintre-décorateur spécialiste des calèches – il pouvait peindre les armoiries des grandes

familles sur leur voiture à cheval, par exemple). Mon père est né dans une ferme de Saint-Dolay, dans une famille de huit enfants dont il était le benjamin. Son père étant décédé jeune, sa mère est venue s'installer à Redon avec les huit enfants. Lui est parti en apprentissage à Rennes, dans le métier de l'imprimerie, et est revenu fonder son entreprise à Redon, rue Notre-Dame.

Mes parents, surtout ma mère, s'intéressaient à l'histoire, au patrimoine, à l'archéologie, aux abbayes, aux plantes... Ils m'ont ainsi fait découvrir différentes régions de France ainsi que d'autres pays d'Europe. Je suis tombé dans la marmite du patrimoine quand j'étais petit !

Par ailleurs, j'ai aussi fait partie des Scouts de France, c'était une bonne éducation pour les enfants, pour la découverte de la nature par exemple. J'ai d'abord été louveteau, vers huit ou dix ans, puis j'ai continué jusqu'à « faire la route » vers mes 17 ans. Faire la route, ça pouvait vouloir dire partir à l'aventure, mais aussi s'occuper des plus jeunes. Moi, par exemple, j'allais le samedi m'occuper d'enfants à l'orphelinat de la Bousseilaie, à Rieux, pour soulager les religieuses,

■ *Albert Noblet lors de l'entretien mené le 29 avril 2021 dans les locaux du Groupement culturel breton des pays de Vilaine (photogramme vidéo Vincent Morel).*



■ Chez Albert Noblet (ici tout à fait à gauche), après un bal de la Jeunesse étudiante bretonne à Redon en janvier 1962. Devant Soazig Noblet, debout au centre, sont attablés Gwenola Trévidic, Daniel Philippe et son épouse, Georges Cadoudal. On reconnaît Claudine Mazéas tout à fait à droite, à côté d'Angèle Capelier, membre du Cercle (photo fonds G. Cadoudal, coll. Dastum).

Plus bas, Albert Noblet avec quelques autres membres du Cercle en 1966 : Jakez Lesouef, Line Degland, Denis Dugué (photo coll. Cercle celtique de Redon).



en échange d'un casse-croûte. Dans la petite bourgeoisie, on est tous passés par là. J'ai eu comme chefs scouts des gens comme Henri Régent, Pierre Bourges, qui a été maire de Redon plus tard, ou encore Jacques Dourdoigne, qui a été maire de Saint-Jean-la-Poterie.

À cet âge-là, j'ai aussi fait de grands périple en Bretagne pour découvrir la région, parfois avec ma sœur Soazig ou avec un copain : nous partions pour plusieurs jours en mobylette, avec une petite tente. Un jour, un copain qui faisait partie des scouts Bleimor, à Paris (il était originaire du Grand-Fougeray), m'a invité à participer à un camp avec eux, près de Lannion. J'ai pris ma mobylette et j'ai traversé la Bretagne pour les rejoindre. Et c'est là que j'ai fait la connaissance d'Alan Cochevelou (futur Stivell), qui avait environ 15 ans à cette époque. Plus tard, il est venu chez nous jouer de la harpe, c'est ce qui a donné envie à ma sœur aînée Soazig de s'y mettre¹.

Un peu avant, en 1955, il y a la création du Cercle celtique de Redon puis, peu après, du bagad féminin Nominoë, sous la présidence de Job de Sonis. Ma sœur Soazig devient penn soner du bagad et je profite des déplacements en car (Hennebont, Le Faouët, Quimper,



Brest...) pour découvrir encore un tas de choses. Je m'implique aussi peu à peu dans les activités du Cercle. À partir de 1961, quand j'ai eu une voiture, j'ai commencé à aller régulièrement en Centre-Bretagne. C'est là que j'ai découvert les festoù-noz, il n'y en avait pas encore en pays gallo à ce moment-là ; ils se sont répandus en pays de Redon à partir de la création du centre Ti Kendalc'h à Saint-Vincent-sur-Oust, en 1968. J'organisais même des petites sorties en Bretagne bre-

tonnante pour les gens du pays de Redon : les gens étaient ébahis quand ils découvraient les festoù-noz. Avant cela, ils ne voulaient pas croire que des gens parlaient encore breton !

M.B. : À partir de là, comment te vient l'idée de faire ce travail de collectage de chansons et de musiques traditionnelles auprès des gens du pays de Redon ?

A.N. : À l'âge de 20 ans, je fais mon service militaire, puis je rentre



■ Quelques-unes des séances de collecte, menées par Albert Noblet, en compagnie de membres du Cercle. Ci-contre à gauche, en 1964, chez Roger Lalleneq à Redon et, plus bas, chez Madeleine Chevalier à Hervaux en Glénac ; on distingue Albert Chevalier à l'accordéon en arrière-plan (photos Albert Noblet, coll. GCBPV).



dans le monde du travail, dans le domaine de l'imprimerie. Comme je commence à gagner un peu de sous, j'achète une caméra et je commence à filmer le patrimoine². Avec mon copain Bernard Monnier, nous parcourons aussi la campagne pour découvrir les sites archéologiques de la région, essayer de les sauver du « grand nettoyage » des années 1960 (le remembrement).

Et puis un jour, vers 1961 ou 1962, en balade avec Jean-Louis et Marie-Christine Latour, je fais la connaissance d'Albert Poulain, qu'eux connaissent déjà. Il nous fait écouter ce qu'il vient d'enregistrer

dans l'après-midi. Je n'avais jamais entendu rien de pareil, je lui demande : « Mais où est-ce que tu es allé enregistrer ça ? T'es allé à Poul-laouen ou quoi ? » Il me répond : « Non, c'est à Saint-Just³ ! » Pour moi, c'était une totale découverte. En discutant avec lui, je me suis dit que c'était peut-être ce qu'il y avait de plus urgent à sauver, avec cette idée dans la tête que les gens mourront plus vite que les vieilles pierres. Donc, laissons de côté les vieilles pierres et occupons-nous des gens. Finalement, c'est l'inverse qui s'est produit : les pierres ont été rasées et les gens continuent

de chanter 50 ans après ! Mais c'était la même motivation que pour l'archéologie : sauver ce qui existe. Je trouvais tout ce répertoire que je découvrais vraiment extraordinaire, et je me disais : « Il faut enregistrer ça, le sauvegarder. Je ne sais pas encore ce qu'on en fera, mais ce qui compte pour le moment, c'est d'enregistrer les gens sur le terrain, tant qu'il y en a qui peuvent chanter. »

M.B. : Comment ce travail de collecte s'est-il organisé ? Quel a été le lien avec le Cercle celtique ?

A.N. : À cette époque, avec quelques autres jeunes du Cercle celtique, on s'est dit qu'il fallait faire évoluer le Cercle, on trouvait que c'était un peu ringard par certains côtés, et puis on était à Redon et on dansait la gavotte de l'Aven ! Alors, avec Lionel Lainé notamment, après avoir entendu les chansons enregistrées par Albert Poulain, nous avons pris le parti de faire évoluer le répertoire, d'y intégrer du répertoire local, de faire une chorégraphie basée là-dessus. Lionel Lainé s'est occupé de la chorégraphie – il était doué pour cela – et moi de la création d'un groupe de recherche de chansons populaires. Il y avait, dans le noyau dur de notre petit groupe de motivés, en plus de moi : Lionel Lainé, Jacques Toupel et Line Degland. D'autres gens du Cercle venaient participer de façon plus occasionnelle à certains enregistrements, lorsqu'ils avaient par exemple une adresse à proposer, ils

nous accompagnaient, ils servaient d'intermédiaires⁴.

En 1962, le maire de Redon de l'époque, Jean-Baptiste Lelièvre, qui était au courant de nos activités, a tout de suite compris l'intérêt de la démarche et a offert au Cercle un magnétophone à bandes, sans même qu'on l'ait demandé. Il avait la vision des choses et a pressenti qu'il fallait encourager cette initiative.

Nous avons commencé là où c'était le plus facile, en allant enregistrer les gens que nous connaissions, et puis le périmètre s'est élargi peu à peu. Ensuite, nous venions aux répétitions du Cercle, qui avaient lieu toutes les semaines. Nous écoutions ensemble les enregistrements et petit à petit, nous avons intégré ce répertoire local, tiré des collectes, dans les spectacles. Les sonneurs du Cercle en nourrissaient également leur répertoire. Par contre, nous n'avons pas vraiment essayé à l'époque d'intégrer des personnes collectées aux activités du Cercle, comme cela a pu se faire ailleurs.

M.B. : Peux-tu nous décrire la façon dont se passaient les séances de collecte ? Et que faisiez-vous ensuite des enregistrements ?

A.N. : Nous organisons des séances d'enregistrement chez les gens régulièrement, le samedi ou le dimanche. Ceux qui étaient disponibles venaient, le groupe tournait un peu, mais on retrouvait toujours les quatre mêmes. C'était ce qu'il fallait : ne pas être trop nombreux, être réguliers aussi. Au fur et à mesure, nous étions

capables de reconnaître de plus en plus de chansons, d'airs, parce que nous les avions déjà entendus chez d'autres. Ainsi, les gens voyaient que nous connaissions un peu le sujet.

Nous trouvions les bonnes adresses par relations : « Est-ce que tu ne connais pas dans ton coin untel ? Tu ne voudrais pas nous emmener chez lui ? » Quelquefois, on a poussé un peu les portes, mais enfin, les gens acceptaient. On voyait que c'était la fête, ils étaient fiers que ce soit chez eux. Il y avait souvent la famille autour, les enfants, les copains, les voisins, ils nous accueillait. Et puis nous

n'arrivions pas les mains vides, nous apportions toujours une bouteille, des gâteaux, etc. Alors l'ancien ou l'ancienne chantait et, parfois, pour remettre un peu d'ambiance, nous demandions s'il n'y avait pas des chants à répondre. Pour mettre un peu de dynamique... Et s'il y avait un creux, un blanc, là, j'avais mon petit questionnaire et il fallait relancer : « Vous n'auriez pas quelque chose sur ça, ou ça... ? – Ah si ! » C'est comme ça qu'on faisait repartir. Parfois, cela ne marchait pas, parfois si...

Nous avons enregistré beaucoup de chansons, quelques joueurs



■ Chez l'accordéoniste Jean Debray à Saint-Just en 1966, et, plus bas, chez M. Boeffard au Petit Bodeu en Saint-Cry à Nivillac en 1968 (photos Albert Noblet, coll. GCBPV).



■ Albert Noblet en compagnie, de gauche à droite, de Chantal Beaupérin, devenue son épouse, de sa sœur Soazig, devenue Madame Laouénan, et du fils de celle-ci vers 1968 (photo fonds Albert Noblet, coll. GCBPV).

d'accordéon aussi, et quand le répertoire déviait, nous leur disions quand même : « Botrel, c'est bien, mais c'est pas notre truc... » Dans certains cas, nous revenions voir la personne plusieurs fois. L'expérience a prouvé que, dans l'ensemble, il y avait à peu près le même nombre de chanteurs dans chaque commune. Parfois un peu plus dans certaines, mais pas tant que cela. Les collectes se passaient toujours chez les gens, à domicile ; à l'époque, nous n'avons jamais organisé d'assemblées de chanteurs comme cela s'est fait plus tard pour la Bogue.

D'un point de vue méthodologique, je me suis appliqué dès le départ à tout noter au propre, en clair, avec des photos, les dates et les noms des présents. L'idée était d'avoir quelque chose d'exploitable. J'écrivais tout sur un cahier manuscrit, et un copain dénommé

Legal tapait les fiches à la machine à écrire. Et pour chaque séance de collecte, je faisais une photo témoin. Et une fois que l'enregistrement était terminé, on envoyait une photo en remerciement : « Merci de nous avoir reçus, en souvenir, voici une petite photo qu'on a prise chez vous... »

C'est le Cercle qui payait les bandes. Elles coûtaient cher, alors nous utilisions les quatre pistes. On y perdait en qualité, mais cela permettait d'économiser de la bande. Il fallait venir avec tout le matériel : multiprises, rallonges, car souvent, il n'y avait qu'une prise dans la maison, et, parfois même, il fallait enlever l'ampoule et mettre une douille pour se brancher !

Ensuite, je gardais toutes les bandes chez moi : elles étaient à disposition des autres membres du Cercle bien sûr, mais je voulais absolument éviter qu'elles se dispersent. C'est pour ça que j'ai été

bien content de pouvoir confier ces bandes à Dastum à l'époque où ils avaient leur local à Ti Kendalc'h à Saint-Vincent-sur-Oust, au début des années 1980, parce que je voulais les remettre à des gens de confiance, qu'elles n'aillent pas à la poubelle. Jamais elles n'auraient quitté la maison si je n'avais pas été sûr qu'elles seraient en sécurité.

M.B. : Comment s'est terminée cette période de collectes pour toi, et comment as-tu vécu la suite des événements, la naissance du Groupement culturel breton des pays de Vilaine, de la Bogue d'or, etc. ?

A.N. : J'ai été vraiment actif pour le Cercle et la collecte jusqu'en 1968, l'année où je me suis marié. Ensuite, j'ai repris l'entreprise d'imprimerie de mon père et j'ai eu moins de temps. J'ai encore fait quelques collectes très ponctuellement puis j'ai arrêté. Quand Jean-Bernard Vighetti est arrivé à Redon, nous avons tout de suite sympathisé, c'était du sang neuf et, à l'époque, il y avait pas mal d'usure au sein du Cercle, beaucoup de départs, etc. Alors je lui ai dit : « Il faudrait transformer le Cercle en Groupement culturel breton des pays de Vilaine, avec différentes sections : recherche, archéologie, danse, etc. » Il l'a fait et créé la Bogue d'or en 1975. À cette époque, nous avons encore beaucoup participé avec Chantal, ma femme, comme bénévoles, à faire les entrées, les décors, les sandwiches... Et nous allions à

tous les éliminatoires, toutes les assemblées locales pour la Bogue. Mais je ne faisais plus de collecte, il y avait toute une équipe de jeunes au Groupement qui avait pris la relève.

Propos recueillis par Aurélie Brault, Fabienne Mabon et Vincent Morel

1. Soazig Laouénan, née Noblet, participe à partir de 1959 au renouveau de la harpe celtique, avec notamment le groupe Les Tregeriz.

2. Les films d'Albert Noblet ont été confiés à la Cinémathèque de Bretagne. Quarante-cinq références apparaissent sur la base de données en ligne, dont 29 sont consultables librement. Sur www.cinemathèque-bretagne.bzh, taper « Albert Noblet » dans le moteur de recherche).

3. Saint-Just, au nord de Redon, près de Pipriac où habite Albert Poulain, et où ce dernier a commencé les collectes vers 1958.

4. On retrouve dans les fiches de collecte, parmi ces « occasionnels », les noms de Chantal Beaupérin (qui deviendra l'épouse d'Albert Noblet), Jean-Claude Bourgeon, Line Bourdic, Robichon, Gaudin, Monnier...

Les archives sonores d'Albert Noblet dans Dastumedia

Une simple recherche dans Dastumedia en tapant le nom « Albert Noblet » donne un peu plus de 900 résultats. Parmi ceux-ci, on trouve à la fois les enquêtes de terrain des années 1960* évoquées dans cet article, mais aussi beaucoup d'enregistrements d'assemblées de chant servant d'éliminatoires pour le concours de la Bogue d'or, dans les années 1970 et 1980.

Si on isole les enregistrements issus des enquêtes des années 1960³, on obtient 425 enregistrements, qui se répartissent en 35 enquêtes différentes, d'octobre 1964 à mars 1968. Ces enquêtes ont touché 15 communes du pays de Redon : Allaire, Bains-sur-Oust, Béganne, Caden, Glénac, Nivillac, Peillac, Redon, Rochefort-en-Terre, Saint-Dolay, Saint-Just, Saint-Martin-sur-Oust, Saint-Vincent-sur-Oust, Sixt-sur-Aff, Tréal.

Parmi les personnes enregistrées, une soixantaine sont identifiées. On y trouve plusieurs accordéonistes : M. Cavaro (Allaire), Joseph Laillé (Bains-sur-Oust), Albert Chevalier (Glénac), Joseph Ragot (Saint-Dolay), Jean Debray (Saint-Just) ou encore les Naël de Saint-Martin-sur-Oust. On y trouve également un violoneux : Joseph Vinson, de Rochefort-en Terre. Pour le reste, beaucoup de chanteurs et de chanteuses, que nous ne pouvons pas énumérer ici, avec des répertoires de marches, de danses, de mélodies et complaintes.

Comme il l'évoque dans l'interview, Albert Noblet a aussi pris systématiquement des photographies lors de chaque enquête, ce qui est extrêmement rare si l'on se réfère à l'ensemble des collectes effectuées à cette époque, et même plus récemment. Il a également confié au Groupement culturel breton des pays de Vilaine ses fiches dactylographiées, accompagnées de 45 photographies, dont vous pouvez voir quelques exemples dans cet article. Toutes les autres seront prochainement mises en ligne sur Dastumedia.

V.M.

* Pour cela, aller dans www.dastumedia.bzh > Recherche avancée, puis saisir « Albert Noblet » dans la ligne de recherche « Auteurs », et « 1964 1965 1966 1967 1968 » (les dates sont séparées par des espaces) dans la ligne de recherche « Date », en ayant soin de remplacer la valeur « Contient tous les mots » par « Contient un des mots ».

56 - SAINT-DOLAY
(Fiche 31)



RECHERCHES DE
SANT-DOLAY

Bande archive n°

Dimanche 19 février 1967
Chez M. Jean DOCHEREL
au Gringo en St-DOLAY.

Présents : M. et Mme LAINE
NOBLAT - BEAUPERIN.

AIND NOUVELLES

- Mon mari, il est malade en grand danger de mourir.
- J'ai eue 10 pour dans ses Hannees.
- Jeunesse trop coquette, écoutes la leçon.
- Réveille-vous si vous dormez (Passion).
- Réveille-vous coeurs endurcis (Résurrection).
- Dessous les lauriers blancs la belle s'y promène.
- J'ai rencontré un pommier, il était plein de pommes.
- Avoir de nous que tout sommeil encore.
- Mon père est au moulin, ma mère est à la noce.
- Mon père m'a donné un mari pen habillé.
- J'irais plus à la fontaine Marie-Lorette.
- Un jour l'envie m'y prit d'aller voir mon lambeau.
- C'était un petit moine de la Chapellennais.
- La femme, la petite femme, la femme d'un riboteur.
- A Paris, il y a 10 petites lingères.
- A 10 dizaines, j'ai commencé mon chapelet.
- C'est la belle Française de St-Martin-de-Mé.
- C'était une bergère Ledolala.
- Un jeune militaire s'en revenant de guerre.
- Quel son enfant, tu penses à ton âge ?